
MARTHA HALL KELLY

UN PARFUM
DE ROSE
ET D'OUBLI

ROMAN

Après le best-seller
*Le Lilas ne refleurit qu'après
un hiver rigoureux*


CHARLESTON

MARTHA HALL KELLY

UN PARFUM DE ROSE ET D'OUBLI

À l'été 1914, l'Europe est au seuil de la guerre tandis que la monarchie russe vacille chaque jour un peu plus. En ces temps troublés où le destin de chacun est plus que jamais incertain, trois femmes hors du commun verront leurs vies se mêler pour le meilleur et le pire...

Sofya, l'aristocrate russe, perdra sa fortune et son pays mais se battra sans relâche pour ce qu'elle a de plus précieux : son fils.

Eliza, la mondaine américaine, tremblera pour ses amis russes et cette guerre qui se rapproche chaque jour un peu plus.

Quant à Varinka, la jeune paysanne russe, presque une enfant, ses choix la feront basculer malgré elle au cœur d'un combat perdu d'avance...

Un roman éblouissant qui célèbre la force indéfectible des amitiés féminines aux heures les plus sombres de l'histoire.

« UN PREMIER ROMAN ÉPOUSTOUFLANT,
ABSOLUMENT IMPOSSIBLE À LÂCHER. »

Tatiana de Rosnay à propos du
Lilas ne refleurit qu'après un hiver rigoureux

Traduit de l'anglais par Géraldine d'Amico et Laurence Videlpoup

ISBN : 978-2-36812-470-3



9 782368 124703

22,50 €
Prix TTC France

Rayon : Roman historique
Couverture : le-petitatelier.com
Photo : © Keystone-France/Hulton Archive/
Getty Images



CHARLESTON

www.editionscharleston.fr

LES LECTRICES ONT AIMÉ !

« J'ai lu ce roman historique d'un seul souffle tant il m'a emportée. C'est une histoire riche et captivante ! » Élodie, du blog *Auchapitre*

« Une formidable histoire de courage, de détermination et d'espoir portée par trois femmes inoubliables et inspirantes. C'est passionnant, poignant, révoltant, c'est beau tout simplement ! » Aurélie, du blog *Mon Jardin Littéraire*

« Des héroïnes fortes et courageuses, une intrigue intense et haletante, Martha Hall Kelly démontre une nouvelle fois toute l'immensité de son talent dans ce nouveau roman. Un chef d'œuvre à dévorer d'urgence ! » Élodie, du blog *Eliot et des livres*

« Ce roman, extrêmement bien écrit, met à l'honneur les femmes et leur détermination. J'ai eu un vrai coup de cœur et j'ai été traversée par de nombreuses émotions au cours de ma lecture. » Maud, du blog *Les Tribulations d'une Maman Mammoth*

« Une histoire très ambitieuse qui ne décevra pas le lecteur. Une fiction historique extrêmement engageante. » Marie, du blog *Marieatoutprixhappy*

« Cette histoire est captivante, l'auteure nous tient en haleine au fil des pages, un suspense insoutenable jusqu'à la fin pour découvrir comment ces héroïnes vont sortir de cette période de guerre. » Harmony, du blog *La Fille Kamoulox*

« Un roman émouvant qui retrace une Histoire que personne ne devrait oublier, avec des personnages féminins forts et combattifs. » Alexandra, du blog *La bibliothèque des rêves*

« Trois femmes, trois destins au milieu de la tourmente de l'Histoire. Trois femmes fortes et courageuses affrontant l'adversité, qui retrouveront le courage d'aimer à nouveau la vie. » Michelle, du blog *A book is always a good idea*

Pour en savoir plus sur les Lectrices Charleston, rendez-vous sur la page www.editionscharleston.fr/lectrices-charleston

Titre original : *Lost Roses*

Copyright © 2019 by Martha Hall Kelly

Tous droits réservés

Publié aux États-Unis par Ballantine Books, une marque de Random House, un département de Penguin Random House LLC, New York.

Édition française publiée par :

© Charleston, une marque des éditions Leduc.s, 2019

10, place des Cinq-Martyrs-du-Lycée-Buffon

75015 Paris – France

www.editionscharleston.fr

Traduit de l'anglais par Géraldine d'Amico et Laurence Videloup

ISBN : 978-2-36812-470-3

Maquette : Patrick Leleux PAO

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Facebook (Editions.Charleston), sur Twitter (@LillyCharleston) et sur Instagram (@LillyCharleston) !

Martha Hall Kelly

UN PARFUM
DE ROSE ET D'OUBLI

Roman

Traduit de l'anglais par Géraldine d'Amico
et Laurence Videloup


CHARLESTON

Pour Katherine et Mary, liées par un fil d'argent.

PROLOGUE

Luba

1912

S I J'AI MIS LE MILLE-PATTES dans le chausson d'Eliza, c'est uniquement parce que je pensais qu'elle me volait ma sœur Sofya. J'avais huit ans et je venais de perdre ma mère. Je ne supportais pas l'idée de perdre aussi Sofya.

L'amie américaine de la famille, Eliza Ferriday, nous avait accueillies dans son appartement parisien, deux cousines russes du tsar forcées de quitter leur résidence à Saint-Pétersbourg avant Noël. Notre père s'était remarié et il était parti en voyage de noces en Sardaigne avec sa nouvelle femme, Agnessa, qui me haïssait depuis qu'elle nous avait rendu visite en novembre et que j'avais expérimenté mes talents avec les mille-pattes sur elle. Elle détestait plus que tout ma passion, l'astronomie, et avait convaincu Père de confisquer mes cartes des constellations, sous prétexte qu'elles m'empêchaient de me concentrer sur mes leçons de français. Elle avait

essayé de me faire sortir de ma tanière en m'offrant une dînette en porcelaine de Limoges, mais je m'étais barricadée dans ma chambre pendant presque tout le mois de novembre.

Dès que Sofya avait été en vacances de l'école Brillantmont à Lausanne, nous nous étions retrouvées à Genève pour prendre le train pour Paris. Pâle et amaigrie, encore sous le choc de la mort soudaine de notre mère le printemps précédent, Sofya ne parla guère pendant notre voyage et se plongea dans la pile de livres dont elle avait rempli sa valise. À notre arrivée à la gare de Lyon, elle resta assise à observer les autres voyageurs sur le quai. Pensait-elle à notre mère qui l'avait si souvent accueillie là pendant ses vacances ?

Eliza était seule à Paris en attendant l'arrivée de son mari et de sa fille de New York. Elle dédiait chaque moment de ses journées à nous rendre heureuses et ne nous laissait jamais seules une seconde. Le premier jour, elle nous amena à une soupe populaire dans le Marais et je vis ce lien d'amitié si fort entre elles. Eliza n'avait aucun mal à faire rire ma sœur. Elles travaillaient côte à côte, versant les louches de soupe d'une grande casserole argentée pendant que je débarrassais les bols sales sur les tables.

Le lendemain je les regardais, le cœur serré de jalousie, déambuler dans le marché de Noël, bras dessus bras dessous, en train de discuter les mérites comparés de l'oie ou du canard pour dîner et quels chocolats acheter à la confiserie *À la mère de famille*. La semaine passait et le soir, devant la cheminée, nous jouions aux cartes et elles me laissaient gagner pour pouvoir se mettre à discuter de romans ou des hommes, conversations qui m'ennuyaient à mourir et qui les gardaient éveillées jusqu'au milieu de la nuit. Comme je rêvais de pouvoir rentrer à Saint-Pétersbourg pour avoir Sofya à moi toute seule.

La veille de notre départ, elles vinrent dans ma chambre et me réveillèrent peu après mon coucher, alors que les braises luisaient encore dans la cheminée.

— Réveille-toi ma chérie, me murmura Sofya à l'oreille. Elle dégagea les cheveux de mon front du même geste doux que Mère. Enfile ton manteau par-dessus ton pyjama et viens avec nous.

— Nous avons une surprise pour toi, ajouta Eliza.

Encore groggy de sommeil, je les suivis dans la nuit froide jusqu'à la tour Eiffel, à travers Paris endormi. C'est là qu'elles s'arrêtèrent sous un énorme globe sombre qui se dressait au-dessus de nous.

— Qu'est-ce que c'est que cet endroit ? demandai-je.

Eliza et Sofya me firent monter à toute vitesse trois étages d'escaliers métalliques. Elles écartèrent de lourds rideaux de velours et je les suivis dans une pièce plongée dans un noir d'encre. Je distinguai à peine quelques chaises longues toutes proches, comme celles qu'on trouve sur le pont d'un bateau, mais tapissées. Eliza et Sofya choisirent leur siège et je m'étendis entre elles. D'autres gens faisaient de même à gauche et à droite.

— Vous m'avez réveillée pour ça ?

— Attends, murmura Sofya.

Elle me prit la main alors que la coupole au-dessus de nos têtes s'animait de constellations, reproduisant les cieux comme je les avais vus cent fois depuis la Terre. La lumière des étoiles révéla un auditorium plein de gens allongés comme nous, les yeux fixés sur la voûte massive.

— Ça s'appelle le globe céleste, dit Eliza. C'est un planétarium.

Je restai là, sidérée par l'apparition des constellations sur le fond de ciel indigo. Les étoiles de la Balance, celles plus lumineuses du Scorpion. Je distinguai même le Dragon, rarement visible, sinuer à côté de la Petite Ourse.

— C'est là que vit Maman, me murmura Sofya en s'inclinant vers moi.

Le souffle coupé, je regardai le croissant laiteux de la lune à la dérive. Je fus submergée par un sentiment de joie comme je n'en avais plus éprouvé depuis la mort de notre mère.

Eliza serra mon autre main dans la sienne, si chaude.

— Nous espérions que ça te plairait.

Allongée là, à contempler les jeux de la voûte céleste, je compris soudain que je n'avais jamais perdu ma sœur, j'en avais juste gagné une autre, fabuleuse.

PREMIÈRE PARTIE

Eliza

1914

C'ÉTAIT UNE FÊTE PAREILLE À TOUTES CELLES qui se donnent au printemps à Southampton. On y jouait comme toujours au croquet, au badminton, et autres petits exercices de cruauté sociale. Cela se passait dans la maison de ma mère, à Gin Lane, une vaste demeure blanche en bois de style Queen Anne qui se dressait au milieu d'étendues de pelouses fauves sans un arbre qui descendaient doucement vers l'océan. Connue comme Mitchell Cottage, du nom de la famille de mon père, elle s'alignait avec ses sœurs le long de South Fork, au sud-est de Long Island, New York, comme des passagers sur le pont d'un bateau face à la mer.

Si, ce jour-là, j'avais été plus attentive, j'aurais peut-être pu prédire lesquels des jeunes hommes qui riaient, penchés sur les arceaux de croquet, mourraient bientôt dans les forêts d'Argonne ou quelles femmes devraient

échanger leurs robes de soie ivoire contre du crêpe noir. Je n'aurais jamais songé être l'une d'elles.

Nous étions à la fin du mois de mai, bien trop froid pour la saison au bord de la mer pour une fête quelconque, mais Mère avait insisté pour saluer le départ de nos amis russes, les Streshnayva avec panache. Je me tenais dans le vaste salon frais à l'arrière de la maison. Comme la timonerie d'un bateau à vapeur, il offrait une vue parfaite sur le jardin par sa large baie vitrée, dont les vitres embrumées de sel marin troublaient le spectacle des invités qui déambulaient sur les pelouses vers les dunes.

Je sentis deux bras m'entourer la taille. Je me retournai et vis ma fille Caroline, âgée de onze ans, qui m'arrivait déjà presque à l'épaule, ses cheveux de la même couleur que la paille en été, retenus par un ruban blanc. Son amie Betty Stockwell se tenait à côté d'elle – l'opposé de ma fille. Malgré ses douze centimètres de moins, sa silhouette laissait déjà deviner la beauté brune qu'elle deviendrait. Elles avaient beau porter des robes blanches identiques, c'était le jour et la nuit.

Caroline resserra son étreinte.

— Nous allons nous promener sur la plage. Et Père dit qu'il est désolé de s'être habillé sans votre aide ce matin, mais vous demande de ne pas le priver de son Dubonnet.

Je lissai son dos d'une main.

— Dis à ton père que les daltoniens qui insistent pour ajouter en douce des chaussettes jaunes à leur garde-robe ne peuvent être pardonnés.

— Vous êtes ma mère préférée, répondit Caroline en me souriant.

Elle traversa la pelouse en courant et descendit vers la plage, croisant au passage des hommes qui luttèrent contre le vent qui menaçait d'emporter leurs chapeaux de paille et faisait claquer leurs pantalons de flanelle blancs. Les dames en chaussures de toile et tailleurs de lin crème sur des chemisiers de lingerie fine tournaient le visage vers le soleil, rentrées d'endroit comme Palm Beach, et ravies de retrouver les brises du nord. Les silhouettes des amies

suffragettes de ma mère, la plupart vêtues de taffetas et de soie noirs, se détachaient sur la pelouse pâle, comme des corbeaux arpentant du lin blond.

Mère vint et me prit le bras.

— Il fait un peu frais pour aller se promener sur la plage.

À soixante-dix ans, Caroline Carson Woolsey Mitchell, surnommée Carry par ses sœurs, se tenait encore droite, du haut de son mètre quatre-vingt-deux, comme moi. C'était une ardente Américaine de la Nouvelle-Angleterre, issue d'une vieille famille yankee, et qui avait essuyé autant de chagrins que d'ouragans.

— Ne vous en faites pas, Mère.

Je plissai les yeux pour mieux voir mon Henry, Caroline et Betty déjà en train de marcher sur la plage, la jupe de ma fille gonflée par le vent comme s'il allait à tout instant la faire s'envoler.

— Ils ont enlevé leurs chaussures ? demanda Mère. J'espère qu'ils vont vite rentrer.

Le vent couronnait les vagues d'écume et les trois marchaient, têtes baissées.

Ma mère passa ses bras autour de moi.

— Je me demande bien ce qu'ils trouvent à se raconter, Caroline et Henry.

— Tout et n'importe quoi. Perdus dans leur monde à eux.

La brise arracha le chapeau de paille d'Henry, laissant ses cheveux châtain briller au soleil, et Caroline se précipita pour le récupérer dans l'eau.

— Quelle chance elle a d'avoir un père qui l'adore ainsi.

Ma mère avait tout à fait raison, comme toujours. Mais est-ce que Caroline passerait de nouveau la moitié de la nuit réveillée à tousser à cause de l'air de la mer ?

Henry nous fit signe de la plage, comme un naufragé échoué sur une île déserte.

Je lui répondis de la main.

— Henry va attraper un coup de soleil.

Mère lui fit aussi signe.

— Les Irlandais sont si délicats.

— À moitié irlandais, Mère.

— Tu vas leur manquer, me répondit-elle en me tapotant la main.

— Je ne serai pas absente longtemps.

Sofya et sa famille nous avaient rendu visite de Saint-Pétersbourg pendant un mois et je devais voyager avec eux pour les raccompagner le lendemain.

— Je me fais du souci. La Russie est si loin. On est bien à Saratoga à cette époque de l'année.

— Ce sera peut-être ma dernière occasion de voir la Russie. Les églises. Le ballet...

— Les paysans qui meurent de faim.

— Parlez moins fort, Mère.

— Ils ont aboli le servage mais sous le tsar, les pauvres sont toujours des esclaves.

— Je deviendrai folle si je reste enfermée ici. Caroline sera très bien avec son père.

— Au moins, il n'y a pas de guerre. Pour l'instant.

Quiconque lisait les journaux avec attention savait qu'ils prédisaient un conflit avec l'Allemagne, mais le monde avait été si souvent au bord de la guerre que beaucoup de New-Yorkais n'y prêtaient guère attention.

— Ne vous en faites pas, Mère.

Elle partit d'un pas vif et je sortis sur la terrasse où, le vent marin dans les cheveux, je fus accueillie par un mélange de conversations polies ponctuées par le claquement sourd des vagues et le choc occasionnel d'un maillet contre une balle de croquet. Je me glissai entre les groupes, les soies et les cachemires lisses, à la recherche de mon amie Sofya.

Les amis de mes parents se divisaient en deux camps distincts. Même si mon père était mort depuis plusieurs années, ma mère invitait encore ses amis à toutes ses réceptions. Il avait jadis été le chef du Parti républicain pour New York et cela se reflétait chez ses amis : des avocats, comme lui, avec leurs épouses, des financiers et quelque magnat des affaires qui s'était fait tout seul.

Les amis de ma mère étaient nettement plus gais : des acteurs, des peintres, diverses suffragettes et plusieurs membres de la communauté internationale venus d'endroits lointains qu'évoquaient les amis de mon père sans les connaître : Nairobi, Bangkok, le Massachusetts.

Pour trouver le contingent russe, je n'eus qu'à écouter d'où venaient les conversations les plus animées parce qu'ils n'avaient pas peur de hausser le ton, avec une liberté rafraîchissante, et se lançaient volontiers dans des discussions houleuses dans un mélange de français, d'anglais et de leur langue natale à n'importe quel moment de la journée. Je passai à côté du médecin des Streshnayva, le D^r Vladimir Leonidovich Abushkin, un homme au crâne dégarni, trapu, portant un manteau de lynx par-dessus son costume de cérémonie, en plein affrontement avec le D^r Forbes, le médecin de ma mère.

— Je me moque de ce qui se fait à Saint-Pétersbourg, disait ce dernier, les traits tirés et les yeux cernés par des années de nuits blanches à accompagner les mourants ou mettre des bébés au monde. Si vous voulez qu'elle accouche d'un enfant en bonne santé, Sofya ne devrait pas voyager. Il lui faut rester alitée et prendre du calcium.

Le D^r Abushkin rejeta la tête en arrière.

— Ha ! Du calcium. Nous avons encore deux mois avant le terme. Elle se porte comme un charme.

— Mais elle court un risque important. Elle a déjà fait deux fausses couches. Les longs voyages sont dangereux.

Je trouvai les Russes rassemblés tout au bout de la terrasse, autour de mes amis acteurs : E. H. Sothern, les cheveux grisonnants, un genou à terre, et sa femme Julia Marlowe qui s'adressait à eux de la fenêtre de ma chambre alors qu'ils interprétaient la scène du balcon de *Roméo et Juliette*, l'une de leurs plus célèbres.

« C'est presque le matin. Je voudrais te savoir parti », lança Julia, un bras tendu, mon couvre-lit sur les épaules.

Les Russes ne perdaient pas un mot, l'air grave, tandis que les autres invités circulaient, indifférents à la représentation donnée par les plus grands acteurs shakespeariens

de l'époque les ayant déjà souvent vus jouer. On pourrait se demander comment Julia et E. H., à quarante-huit et cinquante-quatre ans, pouvaient prétendre incarner ce couple de jeunes adolescents, mais il suffisait de les avoir vus sur les planches pour être convaincu de leur talent.

Julia finit la scène et fut saluée par des applaudissements enthousiastes et les « hurrah » russes des Streshnayva. Ils formaient un groupe enjoué sur la terrasse. Ivan, le patriarche, cousin du tsar Nicolas II, contemplait les vagues qui déferlaient, ses manches de chemise au vent. C'était un homme bon, svelte, avec une certaine élégance européenne. Il avait rencontré Henry des années plus tôt, à l'époque où ce dernier était un jeune acheteur de fourrures pour le magasin *Poor Brothers* et qu'Ivan représentait la chambre de commerce russe.

Sa seconde femme, la comtesse, se tenait aux côtés de Sofya, nettement enceinte, et de son mari militaire, Afon, et leur décrivait en détail comment elle envoyait son petit linge de Russie à Paris pour le faire laver.

La plupart des invités étaient trop bien élevés pour ne pas la regarder bouche bée, mais cette beauté russe vieillissante était quelque chose : elle portait de la haute couture française de l'année précédente, une étole en zibeline, des rangs de perles et étincelait de gros diamants comme on n'en voyait pas avant l'heure du dîner à Southampton.

Sofya croisa mon regard, sourit et haussa un sourcil. La grossesse lui allait bien sans déformer sa silhouette outre mesure. Pas comme moi, quand j'attendais Caroline, on aurait dit que je portais un poney des Shetland.

La comtesse ignorait la querelle qui montait entre les deux médecins et attira l'attention d'une domestique.

— Allez donc me chercher une eau gazeuse et n'oubliez pas la glace !

La jeune femme s'empressa d'obéir et la comtesse effleura l'épaule de Sofya d'une main.

— Tu dois absolument t'asseoir. Pense à ton enfant miraculeux et combien tu l'as attendu, ma chère. Et

surtout, arrête de manger ou Afon ne te touchera plus après la naissance du bébé.

Sofya se dégagea.

— Je vous en prie, Agnessa, vous avez déjà demandé deux verres d'eau auxquels vous n'avez pas touché.

— Les Américains ont des glaçons à revendre, ma chère.

J'étais aux anges à l'idée de partir pour la Russie le lendemain, un voyage unique. Non seulement je verrais naître le bébé de Sofya, mais je visiterais enfin Saint-Pétersbourg : la cathédrale Saint-Sauveur-sur-le-Sang-Versé à l'intérieur rutilant de mosaïques en pierres semi-précieuses et les Rembrandt du tsar au palais d'Hiver. Surtout, je pourrais rendre visite tous les jours à ma très chère amie.

J'entraînai Sofya par le bras dans la salle à manger, une pièce suffisamment grande pour abriter un canapé damassé rose et une énorme table en acajou chargée de plateaux de hors-d'œuvre et de desserts.

— Merci de m'avoir emmenée loin d'eux. Agnessa a une peur bleue de voir le bébé sortir d'un moment à l'autre.

— C'est l'héritier après tout. Tu sais comment sont les mères.

— Les belles-mères. Et Afon est dans tous ses états, il se comporte de plus en plus comme un enfant à l'approche de la naissance.

— Je suis ravie que nous partions demain, ma chérie. Ils s'inquiéteront moins une fois chez eux.

Elle tendit la main pour prendre un des biscuits de Mère sur la table.

— Comment les appelles-tu ?

J'adorais le son de la voix apaisante de Sofya. Son léger accent russe rendait son anglais doux et forçait souvent les gens à s'interrompre pour se pencher et l'écouter.

— Ce sont des biscuits au caramel, la recette de la guerre de Sécession de Mère.

J'avais demandé à la cuisine de préparer les recettes des Woolsey, ma branche maternelle : des pommes cuites à la cannelle, des biscuits au beurre et du sirop de mûres.

Sofya dévora son biscuit en trois bouchées.

— J'aimerais tellement pouvoir rester ici pour toujours et me nourrir de ces biscuits. Le voyage de retour sera terriblement long...

— Prendre le bateau pour la France et le train jusqu'à Saint-Pétersbourg ? Ça me paraît merveilleux. J'adore avoir une raison de quitter New York en été.

Sofya tendit la main pour prendre un autre biscuit.

— Comment peux-tu dire une chose pareille ? Chez nous, la moitié de la Russie est en grève. Tu n'apprécies pas ce que tu as ici. La plage et Manhattan...

— Coincée ici dans un maillot de bain mouillé ou terrée dans un appartement étouffant en ville ? Les voyages à l'étranger sont le seul remède.

— Il y a toujours le travail qu'on peut faire pour les bonnes œuvres.

— Et rejoindre les rangs des grenouilles de bénitier et bonnes âmes de la haute qui cassent les oreilles avec leurs récoltes d'argent pour des distributions de lait ou autre ? Je ne parle pas de Mère bien sûr, mais la plupart d'entre elles ne poussent guère au changement et n'élargissent pas leurs horizons.

— Tu fais de la voile...

— Seulement contrainte et forcée. Les bateaux qui m'intéressent sont ceux à vapeur qui partent vers l'est. Et puis Luba me manque.

— Moi aussi. Si seulement Agnessa n'avait pas convaincu Père qu'il fallait qu'elle reste étudier pour...

Sofya posa une main sur son ventre et fit une grimace.

— Le bébé ?

La tête me tourna à cette idée. Il était bien trop tôt.

— Ce n'est rien.

Les invités se rassemblaient autour de la table et examinaient le buffet. La querelle des médecins ne semblait pas troubler Mère qui passa à côté d'eux du pas décidé des Woolsey, son menton en l'air. Elle laissait un mélange étrangement agréable d'air marin, de Jicky de Guerlain et de naphthaline dans son sillage. Comme toujours, sa

façon d'affronter les ennuis était de les ignorer avec le sourire comme on surmonte une bourrasque soudaine en mer.

Sentant la caresse fraîche et veloutée d'une fourrure de castor sur mon bras, je me retournai et vis notre voisine, Electra Whitney, en train de se pencher sur la table pour attraper un canapé. Son visage me rappelait le côté exposé aux vents d'une grange. Electra habitait une énorme maison semblable à un sinistre sarcophage, un peu plus bas sur Gin Lane, un laquais en livrée posté à chaque porte. Elle était seule ce jour-là et non pas flanquée comme d'habitude de ses compagnons de la Société horticole rose et verte.

Electra prit du saumon fumé et s'attarda. Est-ce qu'elle écoutait notre conversation ?

Notre jardinier, le bien nommé M. Gardener, entra dans la pièce, tenant à deux mains un bol à punch en argent de Paul Revere rempli des variétés de roses anciennes qui faisaient sa renommée et qui allaient du blanc crémeux au magenta éclatant.

Sofya eut un cri de surprise et porta la main à sa poitrine.

— Nous pensions bien qu'elles te plairaient.

Sofya, jadis partie pour devenir une botaniste accomplie, poursuivait désormais ses études des plantes pour le plaisir. Quand elle n'arpentait pas les dunes à la recherche de roses sauvages, elle passait des heures dans la serre de ma mère à greffer des orchidées.

M. Gardener posa le bol sur la table en acajou ciré. La feutrine étouffa le bruit du contact avec le bois. Il lissa le devant de sa combinaison de travail blanche et se tourna pour sortir de la pièce. La famille de M. Gardener connaissait ma mère depuis deux générations. Il était d'une gentillesse infinie et très bel homme : grand, avec un physique de laboureur, et la peau aussi sombre que la riche terre qu'il travaillait.

Sofya le retint par le coude.

— Vous êtes tout simplement un génie avec les roses, monsieur Gardener.

Electra s'approcha de la table et regarda M. Gardener des pieds à la tête. Son regard glissa vers les roses.

Chaque fleur était plus belle que l'autre : une rose William Lobb carmin aux sépales recouverts de cils mousseux, une Madame Bosanquet délicieusement parfumée, couleur chair.

Sofya huma leur essence.

— Je n'en ai jamais vu de pareilles. Leur parfum est remarquable. Est-ce qu'elles arrivent tout droit de Chine ?

— Non, madame. Ce sont des variétés anciennes. Les plus belles roses se trouvent parfois à l'état sauvage de nos jours.

— Il les trouve dans les endroits les plus improbables. Le cimetière, la scierie.

— J'imagine qu'elles résistent aussi aux maladies. Vous êtes un magicien, monsieur Gardener. La blanche crémeuse avec cet enchevêtrement de fils d'or à son cœur...

— La préférée de M^{me} Mitchell. La mienne aussi, dit-il en souriant. Katharina Zeimet, elle fleurit plusieurs fois, très résistante. Il lui faut juste de l'eau et un peu d'engrais.

— Il serait ravi de t'en mettre dans une caisse, n'est-ce pas, monsieur Gardener ? Que tu puisses l'apporter dans ta serre en Russie.

Electra se rapprocha encore.

— Il est illégal de propager une plante encore brevetée sans payer de royalties. Certains diraient que c'est du vol.

M. Gardener se redressa, les yeux au sol. Je me tournai vers elle.

— Prendre une bouture d'une plante sauvage n'est pas du vol et en rien pire que d'écouter les conversations des autres, Electra Whitney.

— On ne voyait jamais de choses pareilles à Southampton, dit-elle.

— On n'entendait pas non plus les gens parler avec méchanceté.

Electra s'éloigna alors que Mère faisait entrer tout une foule d'invités de la terrasse et les dirigeait vers la salle à manger. M. Gardener s'inclina pour nous saluer.

Quand Electra Whitney apprendrait-elle à s'occuper de ses affaires ?

— Entrez, appela Mère.

Les invités circulèrent autour de nous alors que des domestiques portant des plateaux en argent chargés de flûtes emplies de liquide ambré et pétillant se déployaient dans la foule.

Afon vint rejoindre Sofya. En civil, il n'était qu'un jeune homme séduisant comme un autre, mais vêtu de son uniforme bleu marine, il devenait sans nul doute russe, ses yeux bruns ourlés de cils épais et une masse de cheveux d'un noir bleuté.

— Ta mère te cherche, Sofya. Et Eliza, le D^r Abushkin vient de faire tomber ton médecin dans la desserte.

— Oh non, dit Sofya, le front plissé.

Mère monta sur un tabouret, son maintien toujours impeccable après tant de temps passé debout, un manche à balai le long du dos entre ses coudes pliés. Elle fit passer la monture en métal de ses lunettes derrière ses oreilles et ses amies suffragettes se regroupèrent autour de nous dans un frou-frou de robes en soie.

— Je vous remercie tous d'être venus ! cria-t-elle, les bras grands ouverts.

— Bravo ! hurla quelqu'un dans la foule.

Je tapai une cuillère contre un verre et la salle se tut.

Mère s'éclaircit la gorge.

— Ce n'est pas tous les jours que nous recevons de tels...

Les portes vitrées qui donnaient sur le salon s'ouvrirent à grand bruit et les docteurs émergèrent, suivis de près par la comtesse.

— Est-ce que quelqu'un pourrait appeler les autorités pour qu'elles s'occupent de cet homme ? lança le D^r Forbes à ma mère. Il est ivre et m'a probablement cassé le poignet.

Mère se tourna.

— Messieurs. Docteurs. Nous célébrons ici...

— Oh non, gémit Sofya du canapé, les deux mains sur son ventre. Eliza...

Je me précipitai à ses côtés et Afon s'agenouilla à ses pieds.

La comtesse faisait les cent pas en s'éventant de ses mains.

— Oh mon Dieu ! Elle accouche.

Mère se précipita vers nous en remontant ses manches.

— Allez chercher ma sacoche, cria ma mère, et notre domestique, Peg, courut prendre la trousse médicale noire.

Sofya me prit la main.

— Ne m'abandonne pas, Eliza.

Lui tenant la main, je commençai à prier pour que le bébé se porte bien, j'avais la désagréable impression que je ne verrais probablement jamais Saint-Pétersbourg.

Nous espérons que cet extrait
vous a plu !



Un parfum de rose et d'oubli
Martha Hall Kelly



J'achète ce livre

Pour être tenu au courant de nos parutions, inscrivez-vous
à la lettre des éditions Charleston et recevez des **bonus**,
invitations et autres **surprises** !

Je m'inscris

Merci de votre confiance, à bientôt !


CHARLESTON